

Réflexions sur la pastorale du Carême

VERS LA CÉLÉBRATION PASCALE

LE Carême est tout orienté vers Pâques. Précisons bien : il n'est pas une occasion de préparer Pâques, il est *la* préparation, plus exactement *l'initiation* à la célébration pascale.

Célébrer : qu'est-ce à dire ? Il faudra sans doute plusieurs générations pour que ce terme reprenne pour nous toute sa densité : une telle découverte se confond avec celle de la vie liturgique dans son réalisme.

Il ne s'agit pas d'abord d'accomplir des rites. La Nuit pascale comportait quelques nouveautés, mais sa plénitude et le caractère essentiellement « mystérique » de ses lectures et de ses préfaces de bénédiction (cierge pascal, eaux baptismales), le concret aussi de la rénovation des engagements du baptême (et surtout, éventuellement, d'un baptême même) exigeaient une catéchèse biblique. Il n'est pas sûr que la réforme de la semaine sainte ait fait faire un pas en avant dans ce sens ; on pourrait même penser le contraire. Devant l'importance des changements, la tentation est grande d'orienter tout l'effort vers deux points : la préparation aux nouveaux détails cérémoniels, l'acceptation par les fidèles d'un bouleversement de leurs habitudes. On a apprécié la bonne volonté du peuple chrétien en face de la réforme. De fait, les rouages sont dérouillés, les muscles engourdis par les routines se sont assouplis. Mais qu'allons-nous proposer ? Un nouveau ritualisme ?

Ne réduisons pas la difficulté. Parce que nous n'avons plus, depuis des siècles, l'*habitus* liturgique, les rubriques nous apparaissent lourdes et compliquées. Et, pour les mêmes raisons, il est nécessaire que nous y prêtions davantage attention et y soyons plus fidèles. L'importance d'une préparation matérielle ne

peut être négligée. Mais si elle doit faire de nous des automates bien réglés, nous aurons perdu notre temps. Il ne s'agit pas seulement ici des fidèles. Combien de prêtres ont cherché d'abord, dans les journées organisées à leur intention, la solution de quantité de problèmes pratiques qui leur apparaissaient à la lecture du nouvel Ordo! Et qui oserait le leur reprocher? Comment ne pas comprendre l'affolement d'un curé devant la complexité (au moins apparente, pour les raisons dites plus haut) de toutes ces cérémonies? Mais combien plus fructueuse a dû être la préparation qui, çà et là, s'est faite dans le cadre d'une récollection sacerdotale. Il ne s'agissait plus alors de passer d'un robot à un autre robot, mais de découvrir les valeurs de vie exprimées à travers les rites.

La célébration doit être vécue par la foule et d'abord par les prêtres. Nous réagissons d'emblée, peut-être, contre une tentation des fidèles cultivés, voire de religieuses (Huysmans et ses personnages, par exemple, n'y ont pas toujours échappé) : s'arrêter un peu trop au caractère d'antiquité, de beauté, de solennité de la liturgie rénovée. Mais il y a un autre écueil. La liturgie de Noël est incontestablement plus populaire que celle de la semaine sainte. Ce n'est pas toujours un avantage. Beaucoup de sentimentalisme et de folklore entre dans cette popularité. Pente glissante : souvenons-nous des curés qui ont parlé à leurs paroissiens de la « messe de minuit de Pâques ». S'il faut retrouver une expression populaire à l'intérieur même de la liturgie, si la procession des Rameaux, par exemple, est susceptible d'acquérir ce caractère, ce ne sera qu'à condition de développer une foi réelle et plus consciente¹.

Le décret *Maxima Redemptionis nostrae mysteria* nous rappelle que la valeur des rites rénovés ne tient pas tant à leur dignité unique qu'à leur puissance sacramentelle et à leur efficacité pour alimenter la vie chrétienne.

Les sacrements sont les sacrements de la foi; aux rites, gestes de Dieu et gestes de l'Église, doit répondre une foi vivante. Nous retrouvons là l'exigence d'une catéchèse, d'une entrée plus profonde dans le mystère. Conférences, articles de journaux, projections, ne suffisent pas. La tradition de l'Église nous a appris que c'est au contact de la Parole de Dieu, dans un contexte de prière, que se réalise une telle *initiation*.

1. On pourrait dire, semble-t-il, que la nécessité de mises en scène plus ou moins spectaculaires, telles qu'on les voit dans certaines paraliturgies ou même liturgies dites vivantes, est inversement proportionnelle à la qualité de foi authentiquement chrétienne que l'on cherche à susciter ou que, de fait, on suscite.

La retraite pascale.

Nous mettrons longtemps à nous débarrasser totalement de la conception de ces retraites, destinées à rattraper les tièdes pour les amener à faire confession et communion pascales, à « remplir leur devoir pascal ». Mais ce *devoir* est pour tous. C'est toute l'Église qui, pendant cette longue retraite, doit ressourcer, redécouvrir avec plus de profondeur et d'émerveillement sa nature pascale. Ce sont tous les chrétiens qui, individuellement et collectivement, doivent reprendre conscience de leur baptême et de ses exigences.

Que les retraites pascales proprement dites (qu'il ne faut pas nécessairement supprimer, nous le dirons) abordent chaque année un thème nouveau, choisi spécialement en fonction des besoins du public invité, c'est normal. Mais il faut aussi qu'elles soient marquées par ce caractère commun : présenter, sous une de ses multiples facettes, le mystère pascal dans notre vie.

On pourrait se demander d'ailleurs si cela n'est pas vrai de toute retraite, de tout approfondissement, que le sujet en soit la prière, le mystère de la Trinité, etc. En tous cas, à ce moment, aucune hésitation n'est possible, et il faudra s'orienter résolument dans ce sens, sous peine de faire un travail hétérogène à la célébration du Carême.

Il y a plus. Mains groupements ou cercles d'études abordent méthodiquement pendant l'année un sujet de spiritualité ou de culture religieuse. Ne serait-ce pas l'occasion de nouer ce sujet autour de ce qui est son centre véritable — si du moins ce sujet est authentiquement chrétien — : la Pâque.

Ce qu'il faut, c'est réviser notre vie à la lumière de notre engagement dans le mystère du Christ mort et ressuscité. Le contenu de notre foi est structuré, totalisé dans la Pâque du Verbe incarné, dont l'économie du salut n'est que le déploiement; nos mœurs chrétiennes sont commandées par l'être nouveau créé à notre baptême; notre vie quotidienne comporte l'exigence d'un engagement et d'une prise de responsabilité dans le monde en tant qu'il est référé au Royaume. La variété de nos réflexions, de nos examens de conscience, de nos activités risque de nous le faire perdre de vue. Le Carême nous le rappelle, afin de nous rendre plus aptes à célébrer la Pâque : sans cette reprise de l'essentiel, nos gestes risquent d'être faux ou infantiles. A-t-on le droit de proclamer, le jour des Rameaux, la royauté du Christ, si l'engagement de vie n'est pas réellement orienté dans ce sens ? Peut-on dire que l'on contemple en vérité le Seigneur mort sur la Croix pour l'unité des hommes

et que l'on s'unit à lui par la communion, si l'on n'est pas engagé d'une manière ou d'une autre, selon sa vocation propre, dans l'œuvre de construction de l'Église ?

L'entraînement du Carême.

Lorsque le célébrant, au cours de la Nuit pascale, nous dira que nous avons terminé « l'entraînement » du Carême, c'est cela qu'il voudra dire; la réponse que sera notre rénovation des engagements du baptême, expression condensée de la foi avec laquelle nous aurons vécu le mystère dans la liturgie de l'*Hebdomada sancta*, sera de la même qualité que notre Carême.

S'entraîner, pour un sportif, c'est réviser soigneusement son matériel ou ses muscles, remettre de l'huile ou changer les pièces défaillantes, développer les éléments plus faibles de ses capacités physiques, étudier soigneusement si son « style » convient au but qu'il se propose. Le Carême, pour toute l'Église, est le temps de cette grande révision.

L'Église, ce n'est pas seulement le clergé. Mais c'est lui aussi. L'entraînement en question n'est pas à l'usage exclusif des fidèles. Déjà, chaque prêtre, avant d'être prêtre, est un baptisé : rappeler cette évidence n'est pas toujours inutile.

Mais au plan même de notre action pastorale, la révision s'impose. Nous faisons notre retraite annuelle, et nombre d'équipes sacerdotales prennent quelques jours pendant les vacances pour réfléchir sur leur travail commun. Le Carême pourtant, temps d'Église, est une période de grâce pour cela.

On nous demande chaque année, à l'occasion de notre retraite, de relire soigneusement les rubriques et de remettre au point notre manière de célébrer la messe. Ne pourrait-on penser que, pour notre vie paroissiale, la Quarantaine serait le moment favorable pour effectuer un travail analogue ? Temps de vie liturgique repensée et améliorée, temps où la qualité et la profondeur de chaque activité sont éprouvées et rectifiées, temps où prédication et catéchèse se dégagent de la routine qui sans cesse nous guette.

Il n'y a pas le Carême du vicaire-aumônier-d'Action-catholique et celui du vicaire-liturgiste-et-maître-de-chapelle. Peut-être cela peut-il nous rappeler que dans la pastorale il existe des fonctions particulières, non des spécialisations qui s'opposent. Repenser, et surtout revivre l'unité de l'équipe sacerdotale au delà des différences de caractère ou d'orientation, remettre en place une pastorale d'ensemble où chacun se situe exactement dans l'édification de l'Église, sans amoindrir son rôle, mais

sans mépriser ni négliger celui du voisin : le Peuple de Dieu et l'*ordo* de ses prêtres doit, pour célébrer la Pâque, avoir repris vigueur dans la diversité des ministères et l'unité de leur perspective.

S'il y a un prédicateur de Carême venu de l'extérieur, il devrait être un élément important de ce travail. Il n'est pas un commis-voyageur qui va tirer de sa serviette sa collection de sermons, fussent-ils de la meilleure qualité. Il est un prêtre qui vient s'agrèger quelque temps à l'équipe sacerdotale, qui devient un vicaire supplémentaire de la paroisse, avec plus de loisir et plus de recul : ce qui lui permet d'aider ses frères dans le sacerdoce à mieux se comprendre, à repenser leur travail et à donner aux secteurs de leur action un renouveau de vitalité. Peut-être l'effet le plus profond et durable de sa présence viendra-t-il de ce contact fraternel et de ces échanges de vues renouvelés; peut-être aussi y découvrira-t-il lui-même, religieux ou prêtre détaché, son insertion plus exacte dans la vie de l'Église, et ce sera sa façon propre de se préparer à la Pâque.

Tout cela est une condition nécessaire pour que le Carême trouve sa juste place dans l'année. Il est un temps fort, et c'est normal. Mais on risque toujours d'en faire un temps tellement exceptionnel qu'il y aura, après Pâques, une chute verticale de la vitalité paroissiale. Le retour au calme, à la vie quotidienne de l'Église, n'est possible sans déchet que si l'entraînement intensif de la sainte Quarantaine a été pensé en fonction de la pastorale habituelle.

Le temps de l'Église.

Remise en place d'une pastorale d'ensemble, disions-nous. Cela implique davantage que l'ajustement réciproque de nos personnes et de nos œuvres paroissiales. L'Église ne s'identifie pas à une communauté locale bien intime et repliée sur elle-même, dont l'approfondissement consisterait à resserrer ses liens et sa vitalité propre. Il faut voir plus loin.

Tout d'abord, découvrir qu'un Carême d'Église ne se limite pas à un Carême paroissial — ni, à l'inverse, à celui d'une fédération d'Action catholique spécialisée. Il y a différentes manières d'être d'Église, et une récollection pascale de secteur jociste ou autre n'a rien que de très normal. Peut-être faudrait-il profiter de ce *temps d'Église* pour nous demander si nous, prêtres, ne cherchons pas trop à transformer en œuvres paroissiales des mouvements dont l'engagement même dépasse le cadre d'une

communauté à l'ombre de son clocher; pour susciter chez nos paroissiens fervents une remise en question de l'équilibre entre leur vie dans la paroisse et leur insertion dans le monde, particulièrement dans leur milieu providentiel. Mais, en revanche, des mouvements spécialisés — je pense à l'A. C. S., mais aussi au Scoutisme, aux groupes de foyers, etc. — n'ont-ils pas à prendre du recul par rapport à leur optique propre, pour se situer plus profondément dans l'Église, et ainsi découvrir un peu mieux l'importance de la communauté paroissiale et de sa vie dans tous les domaines, liturgique, charitable ou autre, dont ils ne peuvent se retrancher ni se désintéresser ?

Occasion pour les religieux et les religieuses de quitter leur chapelle — dans tous les sens du mot. Occasion pour les institutions d'enseignement de reprendre conscience que leur finalité propre n'est pas de former des chrétiens en soi, mais d'éveiller des membres vivants de l'Église : tel ce diocèse où tous les collèges ont pris contact avec les curés de leurs élèves afin de donner à ces derniers, durant le Carême, une préparation pratique (chants, etc.) directement orientée vers la célébration paroissiale de la semaine sainte.

On peut aller plus loin encore : découvrir l'Église dans la multiplicité organique de ses communautés locales avec qui on est réellement « en communion ». On a signalé qu'il n'est pas opportun de refaire les offices de la semaine sainte dans les diverses dessertes. Il y a donc souvent nécessité de grouper plusieurs paroisses : ce n'est pas forcément un malheur ! Tout le monde est d'accord pour dire combien, en raison des circonstances sociologiques actuelles et de nos effectifs sacerdotaux, il s'impose de briser chez nos fidèles l'esprit de clocher : dans les lieux où la messe ne peut être célébrée qu'une fois par mois, les paraliturgies dominicales de remplacement — et même l'acrobatie demandée au desservant pour assurer à la sauvette l'office eucharistique en trois lieux successifs dans la même matinée, — ne sont que des solutions à courte vue. Si les hommes et les femmes de notre temps ont pris l'habitude de se déplacer et de se regrouper pour le marché, le cinéma, les manifestations sportives, il faudra également qu'ils en envisagent l'éventualité dans leur vie chrétienne, et acceptent de prendre les moyens de participer à l'assemblée du dimanche, même si elle ne se tient pas dans *leur* église. Le curé qui a groupé dans une unique Vigile pascale les fidèles de la paroisse principale et ceux de la desserte, malgré la présence d'un vicaire qui eût permis de dédoubler la célébration, n'a pas seulement donné plus d'éclat et de vie aux cérémonies : il a fait œuvre d'éducation pour l'avenir. Encore est-il nécessaire qu'une telle réalisation ait été

préparée psychologiquement et spirituellement, pour que les fidèles en tirent plein profit.

Découverte de relations inter-paroissiales. Non pas seulement d'une manière très large, dans un acte de charité comme celui d'équipes urbaines d'adultes, ou de grands élèves de collèges, allant, après une soigneuse préparation, contribuer à une belle liturgie de la semaine sainte dans des paroisses déshéritées. Mais, d'une façon plus précise, découverte du doyenné ou du diocèse. Tel groupe de curés a mis en commun ses problèmes, son répertoire de chants, ses formules de monitions liturgiques, a organisé des réunions cantonales d'enfants pour les préparer à la célébration pascale, a élaboré un programme de films fixes avec texte d'accompagnement enregistré sur magnétophone et sonorisation par un choix de disques — ensemble destiné à circuler entre les paroisses pour l'initiation des adultes : liaison d'un grand profit immédiat, sans doute; mais surtout, amorce d'une pastorale qui soit une œuvre véritablement commune.

Découverte du diocèse. En bien des cas la préparation de la semaine sainte a été l'occasion de créer une commission diocésaine de pastorale liturgique et de prendre conscience de son rôle. Une préparation sérieuse, une information approfondie et adaptée aux circonstances locales, ne peuvent se faire qu'au niveau de l'Église diocésaine (même si elles sont répercutées dans les doyennés ou les secteurs sociologiquement semblables), sous la direction de l'Évêque qui prend ses responsabilités et s'entoure d'une commission qui sera compétente, tant dans la science liturgique que dans la pratique pastorale.

Découverte, enfin, du diocèse dans le mystère de son pasteur. Le rassemblement des prêtres (et des fidèles, mais peut-on inviter ceux-ci à une célébration où il est interdit de communier?) pour la messe chrismale et la consécration des Saintes Huiles, devrait chaque année marquée une étape, approfondir en nous le sens de l'apostolicité de l'Église et de l'*ordo sacerdotum*. Cela ne se fera pas sans préparation : encore un aspect du caractère ecclésial du Carême.

Le Carême du Peuple de Dieu.

Le temps n'est pas loin où certaines grandes paroisses proposaient à leurs fidèles une quinzaine de retraites pascales spécialisées. Réagissons, mais ne sourions pas trop vite! Cette multiplicité s'expliquait par deux exigences profondes de toute pastorale du Carême : la volonté d'atteindre tout le monde, le souci de s'adapter aux conditions concrètes de vie.

Dans le Peuple de Dieu bigarré, il n'y a pas de parents pauvres, et chacun a droit à l'attention du pasteur. Qu'une redécouverte de l'assemblée liturgique comme rassemblement violent et nécessaire d'hommes et femmes de tous âges, de toutes cultures, de toutes conditions, de toute intensité d'amour de Dieu, nous amène à réduire le plus possible, pour la célébration du Carême, le cloisonnement et les castes, il faut s'en réjouir. Mais il sera peut-être nécessaire de maintenir pour telle catégorie des activités ou réunions spécialisées : c'est le cas, semble-t-il, des jeunes : avec l'unité dans le Christ, réalité de foi, vient interférer une réalité psychologique dont on doit tenir compte².

Mais surtout, il faudra s'attacher à ne pas négliger telle ou telle catégorie de paroissiens. Telle paroisse garde le souvenir d'un Carême où — pour la première fois — on avait songé à apporter la Parole de Dieu même aux fidèles de la messe de six heures trente du matin : ceux pour qui le dimanche est d'ordinaire marqué, contre leur volonté, par un travail plus intense qu'en semaine. Dans telle autre, une organisation méthodique a permis de porter, avec tout le réconfort d'une visite amicale, le journal paroissial hebdomadaire à tous ceux que la maladie ou la vieillesse retenaient chez eux, et qui trouvaient ainsi le moyen de se préparer en union avec la paroisse à la célébration pascale. Une retraite de trois jours, en début d'après-midi, permet aux vieillards de venir plus facilement; et pourquoi donc le fait d'avoir soixante-dix ou quatre-vingts ans les ferait-il mettre à l'écart comme inutiles, alors que les valeurs de prières et de sacrifice leur sont plus accessibles peut-être qu'à d'autres, et qu'ils ont plus que d'autres besoin d'entendre proclamer le mystère de la Pâque du Christ qui donne un sens à notre mort — cette mort toute proche et qui souvent les plonge dans l'angoisse. Et les tout-petits eux-mêmes ne seront pas exclus, puisque, dans la plupart des régions, une bénédiction spéciale leur sera réservée au cours de la semaine sainte — coutume qu'il faut bien se garder de déraciner, même s'il faut en changer les modalités.

Variété de la paroisse dans les milieux et les âges, mais aussi dans les engagements. Une récollection de militants, peut-être au début du Carême, n'est pas inutile (la formule de réunion de 19 heures à 24 heures, de plus en plus employée, la facilite pour les adultes). Les dirigeants et responsables de groupes ont tou-

2. Ce qu'il faudrait dire ici, c'est qu'une psychologie, et donc une pédagogie, de la foi, nous oblige à discerner des seuils, des étapes dans la manière de vivre la Pâque. Pour le jeune de dix-huit ans, ce sera de découvrir, en adulte, ce mystère de la Pâque, qu'à trente ou trente-cinq ans, il se contentera d'approfondir.

jours la tentation inconsciente d'envisager les problèmes de vie chrétienne surtout en fonction de ceux qui leur sont confiés, et donc sous leur aspect pédagogique : leur devoir pascal ne consisterait-il pas à se ressourcer eux-mêmes dans leur propre engagement dans le mystère du Christ, et peut-être à découvrir que d'autres responsables à côté d'eux existent, et que cela vaut la peine de réfléchir et de prier ensemble pour approfondir les liens de vraie charité ? Enfants de chœur, membres de la schola, animateurs liturgiques, occupent dans la vie paroissiale une fonction particulière qui appelle une vie chrétienne plus intense : n'ont-ils pas à en reprendre conscience, même si cela doit se faire par des recollections au plan du doyenné ?

Il y a enfin la masse, celle qui ne viendra qu'à la messe du Dimanche, ou peut-être seulement aux Rameaux ou à une simple messe de communion pascalle. La parole directe donnée à l'église ne l'atteindra guère. C'est un ensemble de moyens plus larges qui contribueront à la mettre dans un certain climat. Il n'est pas toujours possible d'utiliser la presse et la radio, comme cela s'est fait parfois. Mais les affiches, une exposition (le baptême, l'Église...), le journal paroissial porté à domicile, les feuillets-résumés de la prédication distribués à la porte de l'église, la diffusion massive de certaines brochures liturgiques, tous ces éléments peuvent jouer, surtout si les chrétiens plus fervents ont le souci de répercuter dans leur quartier ou leur groupe ce qu'ils ont découvert à l'assemblée dominicale.

On peut nommer ici les réunions de quartier. Le Carême est l'occasion de se découvrir, peut-être d'aller ensemble chez tel foyer plus accueillant, de parler avec le prêtre et de réfléchir sur l'essentiel du message chrétien, ou bien — cela s'est fait — tout simplement d'apprendre à prier ensemble, avec les voisins les plus variés.

Faut-il essayer d'aller plus loin encore ? Des militants d'A.C.O. suggéraient que leur rôle était d'aller prêcher le Carême à tous ceux qui ont peu ou pas de contact avec l'Église. Peut-être le contenu pascal du Carême vécu par la grande masse sera-t-il minime ; il peut cependant être substantiel. Beaucoup demeureront sensibles à une orientation vers Pâques comme fête du renouveau (on nettoie les maisons...), et à l'esprit de renouvellement qu'elle demande. Et même, aider simplement les hommes à se dégager un peu du caractère superficiel et animal de l'existence quotidienne, à mettre plus de sérieux et de réflexion dans leur vie, à devenir un peu plus hommes, n'est-ce pas faire œuvre pascalle, préparer des êtres plus prêts à répondre personnellement à l'appel du Christ, à entrer personnellement dans son mystère de salut ?

Un dernier aspect reste à souligner. Le Carême vécu communautairement devra trouver ses résonances dans la vie personnelle, dans la vie familiale, et c'est aussi la tâche du pasteur d'y aider parfois. Tel ce curé qui donne chaque dimanche à ses paroissiens un feuillet où le résumé de l'homélie est présenté dans un contexte de prière inspiré de la liturgie : « Servez-vous-en pendant la semaine pour prier. » Ou cet autre, dont le souci est d'aider les familles chrétiennes à trouver un style de Carême : prières, mise en valeur du Crucifix..., avec toute la difficulté que présente la psychologie des jeunes, qui exige qu'on leur laisse beaucoup de liberté en ce domaine, ou que l'on recherche avec eux ce que sera le Carême familial.

Avec les catéchumènes.

Le Carême est le temps des catéchumènes. Deux attitudes sont possibles devant ce fait.

« Nous avons été catéchumènes, dira l'un, et pour mieux reprendre conscience de notre baptême, il faut revivre notre catéchuménat. » En conséquence, on inventera des paraliturgies de la signation, des exorcismes, etc. Et tout cela est faux; car nous n'avons plus à être acheminés vers le sacrement par des rites progressifs, et à vouloir le faire on tombe dans l'archéologisme ou l'art dramatique, deux formes de jeu : mais la vie chrétienne n'est pas un jeu, ni la vie liturgique.

« Les catéchumènes n'existent plus, et parler d'eux à propos du Carême est un non-sens », dira l'autre. Peut-être est-ce passer un peu rapidement à côté d'une réalité que nous présente toute la tradition de l'Église.

Il n'y a plus de catéchumènes. C'est souvent vrai, et il y a déjà là un problème. Un des grands scandales de la communauté chrétienne n'est-il pas cette acceptation résignée d'une Église statique ? Si le maître d'école voyait subitement à la rentrée ses classes vides, ou occupées seulement par un ou deux élèves venus là comme par hasard, cela lui ferait question : n'y a-t-il plus d'enfants dans le pays ? N'y a-t-il plus, autour de nous, d'hommes et de femmes « sans Christ », sommes-nous déjà dans la plénitude du Royaume, l'Église n'a-t-elle plus mission d'annoncer l'Évangile ? Le P. Michonneau nous présentait, il y a quelques années, la paroisse comme une communauté missionnaire : cela est-il réservé à Colombes ou Belleville ? Que la Nuit pascale ne soit plus la nuit des baptêmes en masse devrait chaque année inquiéter nos chrétiens, et les obliger à s'examiner sur leur vitalité et leur témoignage. Et la présence d'un catéchumène

que la grâce de Dieu a saisi malgré notre témoignage défaillant — ou, plus simplement, qui désire, en vue d'un mariage, faire plaisir à la belle-famille — devrait accroître cette inquiétude (surtout s'il s'agit d'un converti déniché à grand'peine hors de la paroisse, et dont l'intérêt principal, à nos yeux, consiste à donner un plus bel éclat à la cérémonie). Est-ce ainsi que se manifeste, dans la célébration liturgique, le mystère de l'Église apostolique et maternelle, engendrant sans cesse une multitude d'hommes nouveaux qui, par son évangélisation, ont découvert le Christ et lui ont donné leur foi? Avouons-le : si, à travers tout cela, nous ne savions pas que l'Esprit du Seigneur agit et construit le Corps du Christ, nous serions tentés de parler d'une parodie.

Au fond, et c'est le plus grave, inconsciemment, les catéchumènes nous gênent. Il n'est que de voir les réactions fréquentes des « fidèles » devant les néophytes pleins d'enthousiasme et de sens de l'absolu. Combien de récents convertis ont-ils lâché parce qu'ils n'avaient pas trouvé une communauté accueillante! Tout au plus daigne-t-on par charité les tolérer, en les montrant plus ou moins du doigt : la tentation du *ghetto* est toujours présente...

Ce sujet n'est pas étranger à nos réflexions. Le Carême est la période où l'Église, approfondissant son sens de la Pâques, y trouve un nouvel élan missionnaire, ressent la nécessité de cet apport de sang nouveau, de cette mue que lui feront accomplir les néophytes dans le jaillissement de leur grâce baptismale³.

Mais, plus immédiatement, devant les catéchumènes — qu'il y en ait un seul ou beaucoup, peu importe — qui font leur ultime retraite du Carême, l'Église sait sa responsabilité maternelle. Elle ne les envoie pas dans un monastère ou une maison de retraite, elle entre en retraite avec eux; elle leur fournit elle-même, dans sa prière et sa vitalité spirituelle, le milieu dont ils ont besoin pour parfaire leur préparation, et qui n'est pas la solitude du désert mais le témoignage d'une communauté à la foi vivante.

Mieux : elle a conscience que, tant qu'elle ne sera pas dans la pleine lumière de la vision, sa pénétration du donné de foi doit sans cesse s'approfondir. Si elle n'a pas à revivre les étapes de son catéchuménat, elle doit sans cesse puiser au trésor de la

3. En fait c'est, plutôt que le Carême, la totalité du temps de Pâques qui doit raviver notre sens apostolique. La pastorale de la célébration pascale n'atteindra son plein effet que lorsque la semaine *in albis*, puis toute la *Pentecostè* lui donneront une résonance, scellée par la fête de la Pentecôte. Après avoir redécouvert le Carême, il faudra redécouvrir le Temps pascal. Songeons-y dès maintenant.

Parole, y découvrir des choses anciennes et nouvelles, afin que sa réponse à Dieu qui l'a engagée dans le mystère baptismal soit plus consciente, plus mûre : avec les catéchumènes, elle se remet à l'écoute. Comment varier la célébration du Carême d'une année sur l'autre, demandera-t-on ? Simplement en découvrant que ce que Dieu nous dit dans la Pâque est toujours identique et pourtant toujours neuf et inouï.

La pénitence publique.

La liturgie de l'expulsion, et surtout de la réconciliation des pénitents, que l'on trouve encore au Pontifical, n'a-t-elle plus rien à nous dire ? Le message multiforme que nous apportent oraisons et lectures de Carême est-il caduc ?

Il est certain que l'austérité du Carême est en voie de disparition. D'abord parce que l'allègement des disciplines du jeûne et de l'abstinence leur a ôté ce caractère pesant qui était un rappel constant du *mysterium jejunii* dans nos vies ; ensuite, et surtout, semble-t-il, parce que la mentalité moderne répugne à des observances qui lui semblent plus ou moins pharisaïques. L'invitation n'en continue pas moins à retentir : « Faites pénitence, car le Royaume de Dieu est proche. »

Comment nous préparer à la Pâque sans faire peau neuve : *lavant lacrymae*. Ce ne sont plus quelques grands pécheurs, c'est toute la communauté chrétienne qui entre dans cette perspective — et aucun fidèle ne peut en être absent. Renonçons à des observances trop matérielles, écartons une conception trop négative du sacrifice, soit. Mais avons-nous le droit d'évacuer la réalité profonde ? Le temps de grâce qui nous achemine vers la célébration du Seigneur mort pour nos péchés et ressuscité pour qu'en lui nous ayons une vie nouvelle, n'est-il pas là pour nous rappeler combien notre vie est infidèle au dynamisme de notre baptême, pour nous inviter à nous unir au Christ souffrant pour la rédemption du monde — la nôtre ? Un tel esprit de pénitence, d'ailleurs, se traduira nécessairement à l'extérieur ; l'Église, notre mère, nous imposera quelques actes, que nous accomplirons avec fidélité et humilité. Mais nous irons plus loin : c'est tout un style de vie à retrouver pendant le Carême. On reste surpris de la désinvolture avec laquelle fêtes, rallyes, surprise-parties, se poursuivent sans que cela pose le moindre problème à des jeunes gens pourtant très sincèrement donnés au Christ. N'y a-t-il pas là un échec de notre pastorale ? Ce n'est pas à coups de règlements que nous résoudrons le problème,

c'est en situant plus profondément dans l'axe pascal ce que nous leur suggérons.

On dira que le véritable jeûne, c'est un effort de charité et de de don de soi : on acceptera certains renoncements (bonbons, etc.) afin de pouvoir porter la joie de Pâques à d'autres. Oui, mais tout cela n'aura de valeur que si la source en est une véritable *conversion* du cœur. Le sens des autres est ambivalent : « A ceci nous reconnâtrons que nous aimons nos frères de charité : à ce que nous aimons Dieu et observons ses commandements » (1 Jean, 5, 2). Et peut-être faut-il pour cela savoir faire des actes gratuits, ou tout au moins qui ne semblent pas d'une efficacité immédiate.

Car il y a une autre découverte à faire, sans laquelle la pénitence de Carême ne trouvera pas son plein sens : celle de la communion des saints. « J'achève dans ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ pour son corps qui est l'Église. » Cela pourrait concerner d'abord le prêtre : y a-t-il encore beaucoup de curés ou de prédicateurs de Carême qui songent à jeûner et à faire pénitence pour que ce temps soit vraiment un temps de grâce, pour que s'enfuie le démon qui n'est sensible qu'à de tels arguments ? En tout cas beaucoup de fidèles sont capables d'être éveillés à cet aspect de leur Carême.

Ils prendront ainsi conscience que péché et pénitence ont une portée ecclésiale. Et ce sera pour eux l'occasion de faire ce joint entre le sacrement de Pénitence et l'Église auquel, d'ordinaire, ils ne pensent guère. On ne peut ici reprendre et commenter les expériences variées qui ont essayé de transposer à notre époque la liturgie des pénitents. Une véritable cérémonie de réconciliation des pénitents court toujours le risque d'être une paraliturgie qui tient plus du jeu que du geste sacramentel, encore que certaines réalisations semblent avoir eu une très grande profondeur religieuse (mais elles étaient le fait de groupes et circonstances exceptionnelles : rassemblement routier, terme du Carême stational des étudiants). Plusieurs paroisses ont cherché plus immédiatement à partir du rite actuel du sacrement de pénitence, limitant le passage au confessionnal à l'accusation et l'absolution, — en gardant, bien sûr, la possibilité d'une monition particulière, mais nécessairement brève⁴ — et le faisant

4. Avantage et danger tout à la fois. Dans certains cas, la cérémonie ayant été annoncée le dimanche précédent, les fidèles peu fervents sont venus y faire leur confession pascale pour profiter de l'occasion : le prêtre ayant un temps limité ne pouvait les questionner avec trop de netteté... Peut-être faudrait-il réserver une telle formule à ceux qui ont vécu tout le Carême paroissial. Ou bien, comme en telle autre paroisse, réaliser une telle confession à l'occasion des Cendres.

précéder et suivre de rites collectifs : psaume 50, bénédiction (*Dominus sit in corde tuo...*), lecture biblique commentée (par exemple 2 Corinthiens, 5, 17; 6, 1 : la pénitence est un « baptême laborieux »), examen de conscience dirigé (avec temps de silence), *Confiteor* en commun, puis, après l'accusation, pénitence commune.

Une telle formule est délicate à réaliser. Mais elle comporte un profit indéniable : découverte du sens profond des rites sacramentels⁵, rupture de la routine qui caractérise la plupart du temps examens de conscience et accusations, éveil surtout sur les péchés collectifs (un curé aumônier d'Action catholique, habitué à la révision de vie, en verra bien l'importance). Dans telle paroisse de banlieue parisienne, c'est l'ensemble des confessions de l'année suivante qui a été transformé.

La liturgie quadragésimale.

Ces divers aspects du Carême ont leur source dans la liturgie. Ils ne sont pas faits pour nous en écarter, mais pour nous y ramener.

Avant de chercher des activités extraordinaires, nous devons croire aux valeurs de grâce portées par les rites de l'Église, pour nous appuyer d'abord sur eux, pour les mettre en pleine valeur. Les homélies aux messes dominicales resteront le cœur de notre action. (Un certain nombre d'évêques ont réduit leur Lettre pastorale, ou, mieux, ont demandé à leurs curés de la lire durant le temps de la Septuagésime, pour ne pas empêcher la catéchèse quadragésimale⁶.) Et même — pourquoi pas? Cela s'est fait avec profit — quelques mots chaque jour sur les lectures de la messe (l'importance de notre œuvre ne se mesure pas au nombre des fidèles présents). La possibilité des messes du soir, d'autre part, a transformé la pastorale du Carême (on célébrera de préférence, bien entendu, les messes du mercredi et du vendredi).

Cette insistance sur l'intérêt de la messe de Carême n'est pas secondaire. Toute la tradition nous enseigne le lien entre le

plutôt que durant la Semaine sainte. On retrouve alors, dans la pénitence de Carême, le sens profond de la « pénitence » imposée par le confesseur.

5. Y compris le *Confiteor*, si méconnu, et qui pourtant nous situe en face de toute l'Église.

6. On pourrait aussi envisager une autre formule : la lettre pastorale s'adressant à la communauté renouvée par les célébrations pascales (et donc lue les dimanches suivants), afin de lui donner les consignes pour la route qui se poursuit.

jeûne et l'Eucharistie, la liturgie quadragésimale le rappelle bien des fois, elle qui voit dans la célébration du sacrifice du Christ le moyen de sanctifier notre jeûne, d'en faire un sacrifice agréable à Dieu (cf., par exemple, la Secrète du vendredi après les Cendres). D'autre part, la Parole de Dieu, si importante en ce temps de réévangélisation de la communauté, trouve sa pleine actualité dans son lien avec l'Eucharistie. Occasion pour les fidèles de découvrir plus nettement que c'est là — et donc, durant l'année, à la messe dominicale — qu'est la source de leur révision de vie. Occasion pour les militants d'Action catholique de prendre conscience que toute parole missionnaire n'est qu'un rejaillissement, un éclatement de la Parole annoncée par l'Église dans l'assemblée chrétienne.

C'est donc durant le Carême, culminant dans la célébration pascale, que se manifesterà le caractère primordial, dans nos vies, de la prière de l'Église. On pourrait dire que c'est le temps de l'harmonie la plus profonde et la plus lumineuse entre la liturgie et l'intime de notre vie chrétienne.

Un telle vérité informera le reste de nos activités quadragésimales. Si nous organisons des réunions de prières, elles seront inspirées du style de la prière ecclésiale, reprendront les lectures de la liturgie quotidienne ou lui feront écho⁷. C'est là que se situe le cœur d'une pastorale biblique, et c'est là qu'elle devient relativement facile. Pour faire vivre le Carême aux enfants des catéchismes, les recherches dans le missel seront fructueuses. Peut-être même pourrons-nous aider les parents à inspirer les prières familiales des textes liturgiques.

Un Carême ainsi porté par la liturgie de l'Église trouvera son achèvement, son sommet tout naturel dans la célébration des jours saints. L'enthousiasme de la procession des Rameaux sera fondé sur un engagement chrétien plus profond, la messe du jeudi saint scellera l'effort de charité accompli durant la Quarantaine, le *Triduum sacrum* sera vécu par un peuple plus attentif au mystère de la Pâque, familiarisé avec les thèmes dans lesquels il se déploie, prêt, dans une foi renouvelée, à en prendre au sérieux toutes les résonances, toutes les conséquences. Il paraîtra tout naturel que chacun participe à la célébration, que des hommes mûrs se chargent des lectures ou du service de l'autel, que la schola consente à limiter, peut-être à remiser définitivement la messe polyphonique qui faisait sa gloire mais fermait la

7. *Montons à Jérusalem* (qui sera réimprimé pour ce Carême) demeure un instrument très utile en ce domaine. On pourra aussi utiliser avec profit les *Schémas de pastorale biblique*, du P. Th. MAERTENS, et, sous une forme plus simple, la *Route de la paix*, de G. DOUSSELIN.

bouche à l'assemblée : la liturgie sera apparue comme le culte d'une communauté adulte, vivante, plus responsable.

De Pâque en Pâque.

« Cet idéal est fort séduisant. Mais l'avez-vous vu se réaliser quelque part ? Les situations concrètes sont tout autres!... »

C'est vrai. On pourrait répondre, et ce serait déjà valable, que ces réflexions, dans leur diversité, ne seront pas prises en totalité, par chacun, et chaque année. Tel aspect sera plus suggestif pour l'un, tel autre pour son voisin. Pourtant, une telle réponse serait inadéquate. Car, derrière leur diversité apparente, ces réflexions ne présentent que les facettes — quelques unes — d'une unique réalité : le mystère pascal vécu par l'Église. On n'a pas le droit de mutiler cette réalité. Mais, nous le savons, le mystère de l'Église s'incarne dans cette communauté visible, paroissiale ou non, qui nous est confiée; cette communauté avec toutes ses limites, ses hésitations, ses lâchetés, avec toutes nos limites et nos lâchetés aussi. Nous sommes de l'Église pérégrinante, et le voyage consiste à avancer lentement, comme on peut, à prendre parfois des chemins tortueux à cause de nos péchés. Dieu sait écrire droit avec ces lignes courbes. Car, de Pâque en Pâque, l'Église s'avance vers la plénitude de la Pâque éternelle; c'est d'abord l'œuvre de l'Esprit, mais l'Esprit se coule dans notre effort pastoral. A son étape de 1957, l'Église sera un peu plus pascale qu'elle ne l'était en 1956, le monde, dans sa référence au mystère du Christ, sera un peu plus entré dans l'œuvre de Dieu. C'est pour cela que chaque année la Pâque est nouvelle, plus jaillissante, plus vraie. Nous devons travailler dans ce sens, tout en sachant que la Jérusalem nouvelle descend d'auprès de Dieu, que c'est lui qui la forme et la pare pour les noces éternelles. Et c'est ce qui, dans ces problèmes complexes et difficiles, nous donne confiance et dynamisme — le dynamisme de l'espérance et de l'attente.

Jean-Marie HUM, o. p.